

LE POINT.FR, 25 avril 2015

"Qui a peur de Le Corbusier ?"

INTERVIEW. L'architecte, dont on célèbre les 50 ans de la mort, est accusé de "fascisme". Antoine Picon, président de la Fondation Le Corbusier, répond.



Le Corbusier en 1961. © AFP

PROPOS RECUELLIS PAR MARION COCQUET

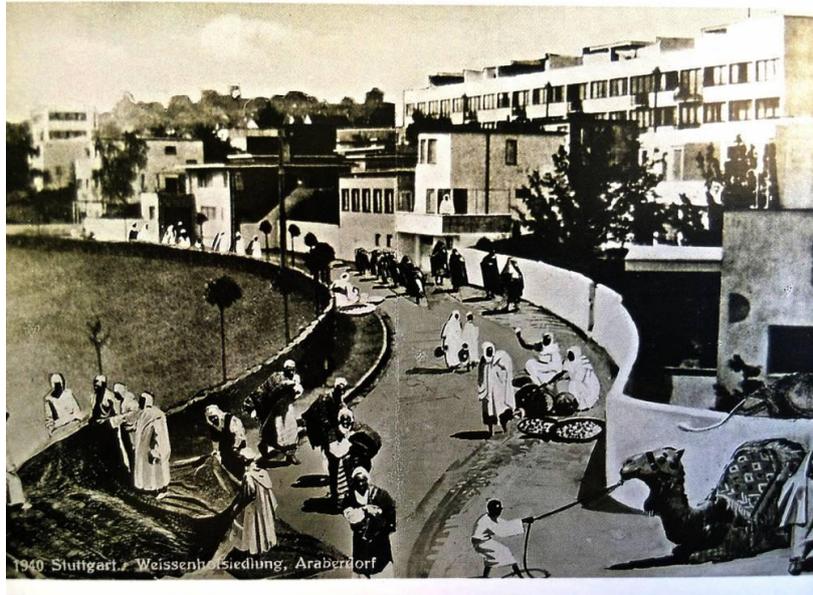
Le 1er septembre 1965, André Malraux prononçait au Louvre l'éloge funèbre de Le Corbusier, son "maître" et "ami", devant des ambassadeurs du monde entier. Cinquante ans plus tard, en guise d'hommage anniversaire et alors que le Centre Pompidou lui consacre une grande rétrospective, l'architecte reçoit des coups de griffe : trois ouvrages paraissent qui soulignent ses sympathies brunes. "Fasciste", Corbu ? On connaissait sa foi en un homme régénéré, sain de corps, utile à une société machiniste. Xavier de Jarcy, Marc Perelman et François Chaslin (*) vont plus loin. Ils rappellent son amitié avec le docteur Pierre Winter ou l'ingénieur François de Pierrefeu, eugénistes et membres de groupuscules fascistes dans les années trente. Relèvent, dans sa correspondance, des propos antisémites. Soulignent sa conception d'une guerre à visée hygiénique et son séjour à Vichy entre 1941 et 1942. Une instruction à charge ? Antoine Picon, professeur d'histoire de l'architecture à Harvard et président de la Fondation Le Corbusier, leur répond.

Le Point.fr : Le Corbusier se voit aujourd'hui accusé de "fascisme". Quel regard portez-vous sur cette polémique ?

Antoine Picon : Il faut d'abord rappeler que l'entre-deux-guerres est une époque de crise, qui voit prospérer en Europe et aux États-Unis l'idée d'un contrôle autoritaire de la production et de la société allant jusqu'au fascisme, et on ne compte pas les trajectoires individuelles qui vont alors de la sympathie fascisante à l'admiration pour l'URSS. La période est intellectuellement très complexe. En France, il existe tout un spectre de positions politiques, y compris les gens attirés, comme Le Corbusier, par les idées de planification autoritaire. On ne peut non plus minorer le poids des illusions rétrospectives : certaines des idées développées dans ces années-là ont pris un tout autre relief après la guerre et l'horreur de la Shoah.

Dans ce cadre, où faut-il situer Le Corbusier ?

Il est clair, d'abord, qu'il est attiré par ces idéaux de planification autoritaire. Ce n'est pas neuf et la Fondation Le Corbusier, où sa correspondance est disponible depuis plus de vingt ans, n'a jamais jeté de voile là-dessus. En outre, Le Corbusier est à l'évidence flatté par l'attention que les fascistes lui prêtent, et juge intéressantes certaines de leurs idées. Pendant un temps, il admire Mussolini, il se rend en Italie dans l'espoir de commandes. Mais il répète aussi à plusieurs reprises qu'il n'est pas fasciste, et jamais il n'a été tenté par le nazisme. L'architecture moderne fait en réalité assez mauvais ménage avec les extrêmes droites des années trente. On rappelle toujours l'exemple de l'Italien Giuseppe Terragni qui dessina la Maison du fascisme à Côme, mais on oublie que les Allemands ont voulu raser la cité du Weissenhof à Stuttgart imaginée par Mies van der Rohe ! Le Corbusier représentait une architecture que la plupart des fascistes considéraient comme arabisante, interlope, internationale...



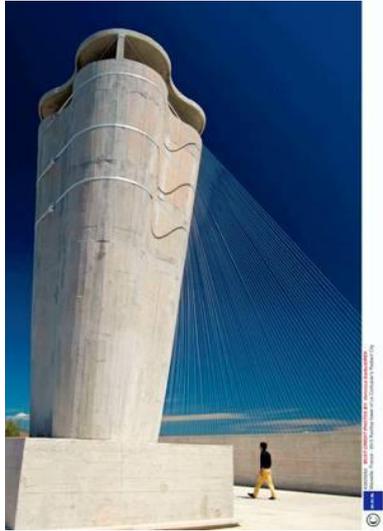
© DR

Il faudrait donc parler de cécité de sa part ?

S'il est un reproche qu'on puisse lui faire, c'est, en effet, celui d'un manque de sens politique. Il est convaincu que l'excellence des solutions qu'il propose en matière d'architecture et de ville l'emporte sur les considérations partisans. Cela paraît aujourd'hui naïf, critiquable, et il ne s'agit évidemment pas de l'héroïser. Mais je suis navré de voir qu'on désigne certains passages de sa correspondance familiale et certains de ses choix en omettant les nombreux autres éléments qui rééquilibreraient son image. On ne rappelle pas que, dans les mêmes années trente, Le Corbusier construit le siège du Centrosoyuz à Moscou, l'Union des coopératives de consommation soviétiques. On ne relève pas sa longue amitié avec Jean Cassou, qui fut membre du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes et proche de Jean Zay. On oublie son soutien aux républicains espagnols. On ne dit rien de ses liens après guerre avec Malraux ou Nehru.

Il y a, tout de même, ces longs mois passés à Vichy entre 1942 et 1943.

En effet. Mais, là encore, on oublie les ambiguïtés réelles de l'époque. Pendant longtemps, le général de Gaulle n'est qu'une voix lointaine. Beaucoup de gens pensent qu'il n'y a d'autre avenir qu'une reconstruction française et l'on trouve à Vichy un grand nombre de technocrates qui courtisent Pétain dans ce but. Parmi eux figurent d'ailleurs des gens célèbres et dont certains ont ensuite rejoint la Résistance. Comme notre ancien président décoré de la francisque, le grand démographe Alfred Sauvy ou les membres de l'école des cadres d'Uriage, pourtant fondée en 1940 par Vichy dans la plus pure tradition maréchaliste...



© SIPA

Le Corbusier était-il antisémite ?

Il y avait sans doute, chez lui, un fond d'antisémitisme latent, venu de son enfance à La Chaux-de-Fonds parmi une petite bourgeoisie horlogère tributaire de grands propriétaires juifs. Mais la chose mérite d'être nuancée. Le Corbusier a eu de nombreux collaborateurs juifs. Il soutient dès les années trente le projet politique du sionisme qu'il se propose même d'aider comme architecte et, dans une lettre, écrite en 1938, il s'alarme du sort terrible des juifs allemands. Après-guerre, ce qu'il conservait d'antisémitisme tend à disparaître tout à fait. Évidemment, Le Corbusier avait un ego démesuré. Évidemment, il n'a pas toujours été un personnage très sympathique. Évidemment, il a eu ses mesquineries. Mais il était aussi un visionnaire, qui a voulu œuvrer au bien de l'humanité et qui, s'agissant de son œuvre, a toujours fait preuve d'une grande intégrité. Il avait une foi totale en ce qu'il proposait et mettait autant de raffinement architectural dans la conception d'une villa de luxe que dans celle d'un immeuble pour sans-abri.

On a souvent parlé d'"utopie" à propos de ses projets. À tort ?

Il a rencontré des préoccupations qui se trouvaient être également celles de l'utopie depuis le début de l'ère industrielle : comment vivre de façon très technologique en maintenant le lien avec la nature ? Comment concilier la frénésie d'une société où les machines tiennent de plus en plus de place avec les rythmes naturels du corps humain ? Comment réinventer des formes dynamiques de collectif qui n'annulent pas l'individu ? On ne peut cependant qualifier d'"utopiques", au sens strict, les réponses qu'il a apportées. Elles sont avant tout spatiales, architecturales. C'est l'unité d'habitation, par exemple, qui prend modèle sur le paquebot. Pourquoi ? Le paquebot est cette prouesse technologique qui permet de jouir du soleil, de la mer et du vent, où l'on passe de l'isolement dans la cabine à la vie commune du pont. De même, l'"unité d'habitation" offre avec le toit-terrasse un lieu où demeurer immobile, méditer au contact des éléments, et les habitants peuvent se retirer dans leurs "cellules" tout en jouissant de services collectifs.

Marc Perelman et Xavier de Jarcy invitent justement à revoir notre jugement sur son œuvre à l'aune de ses sympathies fascistes.

On nous explique que son amour des tracés orthogonaux prouve son penchant fasciste. Que peut vouloir dire une thèse pareille ? Les États-Unis, qui partagent la même passion, doivent-ils être qualifiés de "fascistes" eux aussi ? Et ne serait-il pas plus intelligent de relire ces œuvres à la lumière de ce qu'elles sont aujourd'hui pour les premiers intéressés, ceux qui les habitent ? La Fondation Le Corbusier compte, parmi les membres de son conseil d'administration, la présidente de la Fédération européenne des habitants des unités d'habitations. Des milliers de personnes vivent dans ces immeubles, et ne se reconnaissent absolument pas dans des pages où on les décrit comme habitant des clapiers, purs produits d'une imagination totalitaire.



© AFP

Pourquoi, selon vous, cette polémique naît-elle aujourd'hui ?

Elle n'est pas neuve : l'accusation d'"antisémitisme" a déjà été portée contre Le Corbusier il y a une dizaine d'années. Je vois plusieurs raisons à ce qu'elle se réveille aujourd'hui, outre l'opportunité qu'offre le 50e anniversaire de sa mort. La première est que nous vivons une période de grande incertitude : les idéaux de progrès et de croissance font débat, la France doute de sa position et de son avenir dans un univers mondialisé. Tout cela redonne de la légitimité à un discours anti-moderne qui existe depuis longtemps et qui couvre un spectre très large. Joue également le traumatisme lié aux tours et aux barres de la France des Trente Glorieuses. On a fait de Corbu leur père, ce qui est assez abusif puisqu'il est mort avant que ne soit lancée la politique de construction de grands ensembles. Surtout, on peine à admettre que tout n'y est pas que sanglots et grincements de dents, qu'il s'y trouve des réussites et des éléments de patrimoine. La vraie question, au fond, est : qui a peur de Le Corbusier ? Qui a peur du cadavre au point de chercher à l'exorciser ainsi ? Je trouve formidable que cet homme né en 1887 soit encore vu comme le symbole d'une modernité ébouriffante.

(*) François Chaslin, *Un Corbusier*, Seuil, 528 pages, 24 euros. Xavier de Jarcy, *Le Corbusier, un fascisme français*, Albin Michel, 288 pages, 18 euros. Marc Perelman, *Le Corbusier, une froide vision du monde*, Michalon, 256 pages, 18 euros.